

Günther Anders Désespoir et Espoir

Jean-Philippe Catonné



Anders et Arendt

Günther Anders (1902-1992) a écrit une œuvre considérable, dont une partie reste aujourd'hui inédite. Intellectuel engagé comme militant anti-nucléaire, journaliste et écrivain prolifique, sa philosophie s'est tournée vers l'action. Il fut élève de Edmund Husserl, et participa au séminaire de Martin Heidegger, contre la philosophie duquel, ensuite, il rédigea de sévères critiques, exprimera une ferme opposition. En 1936, menacé par le nazisme, il s'exile en France, puis aux USA. Marié avec Hannah Arendt, de 1929 à 1937, il continuera à entretenir une correspondance régulière après leur divorce. En 1950, lors de son retour en Allemagne, il a refusé des postes de professeur, tant en Allemagne de l'Est que de l'Ouest, en RDA à l'université de Halle, poste proposé par Ernst Bloch et, en RFA, à l'université libre de Berlin. Moraliste exigeant : en 1968, il devient membre du tribunal Bertrand Russell, condamnant les crimes contre l'humanité.

Dans ce qui suit, je m'appuierai sur le deuxième tome de *L'obsolescence de l'homme*¹, notion qui renvoie à l'absurdité de la condition humaine, plus exactement à un homme étranger au monde qui l'a vu naître, textes écrits entre 1956 et 1979. Il lui revient alors de se donner la tâche de le construire. Ce tome a pour sous-titre *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, ce qui exige une explication ; en quoi ces trois révolutions industrielles se caractérisent-elles ?

La première consiste, au début de l'ère industrielle, à produire mécaniquement des machines, puis de répéter les gestes conformément au principe de la machine. Dès ce premier moment, la production est dominée par la technique.

Dans la deuxième, la consommation des produits s'avère dépassée par l'abondance de la production. Il faut donc créer de nouveaux besoins, création de besoins artificiels, d'où le recours à une industrie spécialisée, la publicité.

Pour la troisième, on considère que ce qu'il est possible de produire doit être produit, ce qui peut être fait comme devant être fait. Il en résulte un nouveau *décalage prométhéen* entre le maximum de ce que nous pouvons produire et le maximum dont nous avons besoin, ce qui renvoie à notre incapacité fondamentale : un manque de besoins au regard de l'exigence de l'industrie. Cela vaut aussi pour les armes qui, comme les autres produits, doivent être utilisées. Cette situation modifie spectaculairement le destin de l'homme ; avec la bombe atomique, la possibilité de produire sa propre destruction, critère fondamental, marqueur de la troisième révolution industrielle. Elle serait la dernière avant l'anéantissement. Nous n'en connaissons pas la date, donc nous ignorons la durée qui nous en sépare, d'où la notion d'un *délai* avant la catastrophe.

En ce point, Anders engage une polémique avec Ernst Bloch. Tout d'abord, un mot le présentant brièvement : Ernst Bloch (1885-1977) a écrit, de 1938 jusqu'à une dernière révision en 1959, un monumental traité intitulé *Le Principe Espérance*, pour un monde meilleur. Il s'appuie sur de multiples utopies, en particulier sociales. Selon celle du marxisme, nous vivrions dans une préhistoire, qui précéderait l'histoire proprement dite d'épanouissement de l'humanité. Sans doute Marx, pense Anders, avait-il été aveuglé par sa vision d'un royaume messianique du règne de la liberté post-historique. Anders semble pardonner à Marx plus qu'à Bloch : son aveuglement n'aurait pas tenu compte de son expérience d'enseignant à Leipzig, de l'évolution liberticide d'une RDA prometteuse d'un socialisme post-historique. Plus

1 Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Tome II : *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, (2002), Trad. Christophe David, Éditions Fario, 2017.

qu'une erreur politique, il reproche à Bloch d'avoir manqué de courage. Au *pas encore* de son *Principe Espérance*, il oppose un *délai* qui ne serait plus qu'un « être juste encore ».

Quoique peu rassurant, voilà qui possède le mérite de la clarté. Pour développer cette pensée, je propose de l'examiner en la centrant d'abord sur trois éléments clés, trois repères caractérisant plus spécifiquement chacune des trois révolutions : la technique (1), la publicité (2) et la catastrophe (3), suivie d'un retournement inattendu, un rayon de lumière (4).

1. LA TECHNIQUE

Anders dresse un ferme constat : la technique est devenue le Sujet de l'histoire. Nous, humains, nous nous sommes laissés détrôner et l'avons mise à notre place. Il prononce ce sévère jugement en recourant à la métaphore de *l'inversion de la frappe*. Qu'est-ce-à dire ? Entre humains et technique, le pouvoir de la maîtrise s'inverse. Anders développe la métaphore comme suit : « Le monnayeur qui frappe la monnaie et la monnaie qu'il frappe ont été intervertis. S'il y a des sujets qui frappent quelque chose aujourd'hui, ce n'est pas nous qui frappons les instruments, mais à l'inverse les instruments qui nous frappent »². Ainsi, par ses instruments et ses appareils, la technique s'impose comme le Sujet de l'histoire.

Anders fait alors appel à une ballade de Goethe et en décrit tout l'aspect réaliste, cent cinquante ans après. Grâce à une formule magique, qu'un serviteur a dérobé à son maître, ce serviteur a pu utiliser un manche à balai infatigable pour exécuter sa tâche, celle de remplir d'eau un bain. Il oublie de se préoccuper de la conséquence de l'action engagée, laquelle provoque un déluge. Incapable d'arrêter le manche à balai, robot devenu une machine infernale, il l'agresse en le coupant en deux, ce qui double l'activité et aggrave considérablement l'importance du désastre. Walt Disney a mémorablement mise en scène cette ballade de Goethe. Or, aujourd'hui, nous nous sommes métamorphosés en milliards d'apprentis sorciers, hommes enrôlés au service des instruments et de leur utilisation. Anders parle d'une *dictature de la technique* et de l'aliénation qui façonne notre modernité, ce qui inclut tant les conditions de travail que le temps libre.

Dans son analyse du travail, il reste grosso modo fidèle à Marx, conjuguant exploitation et aliénation. Pour la première, il décrit un travailleur exclu de la propriété des moyens de production. Pour la seconde, il dénonce l'absence d'une vision de la totalité de la production engagée, de l'ignorance du

2 Günther Anders, *op.cit.*, p. 423.

produit fini et de sa finalité, donc de son utilisation morale ou pas. Il parle de *chaplante*, le travail à la chaîne, filmée par Charlie Chaplin dans *Les temps modernes*. Anders considère que les travailleurs actuels restent des prolétaires, en dépit d'une considérable élévation de leur niveau de vie dans les pays développés. En effet, ce qui identifie le prolétaire réside dans son absence de liberté, c'est-à-dire d'une incapacité à s'identifier au produit, résultant de son travail. Ayant lui-même travaillé en usine à la chaîne, Anders pense que ce travail serait pourtant préférable à une évolution aggravante, réduisant le travailleur à devenir simple gardien de machines automatisées, sans même parler du chômage, situation encore plus dégradante. À la fois, il défend le *droit sacré* au travail et dénonce l'absurdité de la grande majorité de sa mise en œuvre.

Quant au temps libre, il traduit une extension de l'aliénation du travail, une illusion de liberté. Avec zèle, nous l'investissons d'une manière le plus souvent conformiste, soumis à des appareils producteurs de dépendance à la technologie. À l'époque de son écriture, dominée par les médias de la radio et de la télévision, il illustre cette dépendance en relevant une expérience précise : une journée sans télévision vécue dans l'effroi abandonnique. Il n'a pas connu les smartphones et autres réseaux, ce qui lui aurait fourni une preuve encore plus pertinente de ce qu'il avançait.

Hier comme aujourd'hui, nous serions régis par cette *dictature de la technique*. Pourtant, Anders ne se veut ni technophobe, ni technophile. Face à la technique, comment déterminer un seuil acceptable ou pas ? Parler de bon ou de mauvais usage serait une impasse, une alternative vide de sens, à laquelle *homo technicus* s'abandonnerait facilement pour se donner bonne conscience. La solution difficile repose sur une réflexion portant sur la finalité dernière de nos instruments et appareils. Anders mesure l'ampleur de la difficulté, puisqu'il en fait : « l'une des tâches principales de la philosophie de la technique ». En attendant, pas question d'accepter la prétendue neutralité morale des instruments, des moyens au cœur d'une pratique intensive : j'ai nommé la consommation et la publicité.

2. LA PUBLICITÉ

2.1. Avec la civilisation de la consommation, nous avons toujours besoin de quelque chose et la publicité s'avère efficace pour présenter une réponse à ce besoin potentiel. Face à une perspective idéale d'un *pays de cocagne*, dans lequel l'abondance de biens a supprimé tout besoin, nous serions toujours en manque. D'où la continuelle création de nouveaux besoins, le plus souvent artificiels, par la production capitaliste.

L'essence de notre consommation relève de l'éphémère, donc de produits ordinaires dotés de peu de valeur ontologique. Ils sont faits pour mourir, devenir jetables, déchets accumulés. Impossible de les réparer, puisque leur réparation s'affiche plus onéreuse que l'achat d'un nouvel objet de remplacement, dernière version du précédent, à prix souvent majoré. Depuis l'entre-deux-guerres, cette pratique généralisée a été théorisée sous la forme de l'obsolescence programmée, vie écourtée d'objets ayant vocation à être remplacés au plus vite par un nouvel achat du même, après avoir jeté l'ancien. Ainsi, la destruction devient un élément inhérent à la production et à la dynamique du profit.

Avec la force motrice de l'achat dû à la publicité, Anders parle de *racolage*. Nous sommes dans un monde *racolé* en permanence. Il convient de l'entendre au sens plein du terme en y incluant le recours publicitaire à l'excitation sexuelle. La publicité agence le monde à la manière d'une *sirène*, disposant d'annonces arborant des affiches aux lèvres pulpeuses, aux poitrines et aux fesses aguichantes. La publicité a su profiter d'une certaine forme de libération du tabou de la sexualité pour vendre les marchandises les plus diverses : « ...la plupart du temps pour celles qui n'ont pas le moindre rapport avec le sexe comme, par exemple — j'ai récemment vu une telle publicité à Paris —, des pneus neige », écrivait-il en 1978³.

2.2. Cet affichage publicitaire sur les murs des villes et les panneaux routiers s'inscrit dans un contexte marqué par l'abondance d'images, « malheur de notre existence actuelle », images se présentant comme réelles pouvant parvenir à neutraliser le fait et son interprétation. Sans un examen attentif, un décryptage intensif, preneur de temps, elles tendent à s'imposer comme des faits, par leur défilé continu sur nos écrans, leur immédiateté anesthésiante. Un mur d'images fait obstacle à la compréhension du fond dont il devrait être porteur : l'arbre cache la forêt. Dans *Neutralisation de la différence entre interprétation et fait*, il écrivait :

Les « images du monde entier » qu'on nous fait parvenir sans cesse n'ont plus rien à voir avec ce qu'on appelait encore, il y a cinquante ans, des « conceptions du monde ». Ce sont toujours des arbres isolés et non des forêts. Elles ne veulent pas constituer une conception et n'exigent aucune sorte de compréhension. Au contraire : par leur absurde abondance, elles visent simplement à étrangler toute intelligence du monde. Nous devons seulement les consommer et laisser leur consommation imprimer quelque

3 Günther Anders, *op.cit.*, p. 309.

*chose dans nos consciences de façon à avoir ensuite faim d'autres images du même genre*⁴.

Anders n'a pas eu le temps de connaître internet, nouveau maître de la publicité, responsable d'une nouvelle servitude, imposée pour l'activité de nombreux citoyens et travailleurs, servitude volontaire pour un grand nombre d'utilisateurs. Il lui a suffi d'observer les images émises par la télévision. Comparées au caractère stable de l'objet livre, leur fluidité lui fait parler d'une *liquéfaction* de la réalité. L'abondance d'images à laquelle nous sommes exposés rend *liquide* la valeur, fait juger que tout se vaudrait. L'éphémère de la consommation tient son pendant dans l'inconstance du flot ininterrompu d'images, en particulier commerciales. La valeur s'estompant conduirait au nihilisme, dû à une déliquescence de la valeur. Sans doute cette évolution aliénante pèse-t-elle lourdement. Elle ne constitue néanmoins pas la raison principale de Anders pour parler de ruine à venir ; elle réside dans ce qui suit.

3. LA CATASTROPHE

3.1. La raison de son désespoir, sa préoccupation première tient au nucléaire. Ce danger a pris dans son esprit la forme d'une obsession qu'il revendique comme légitime. En 1975, il écrivait qu'on le considère comme la victime d'une *idée fixe* parce que depuis trente ans, il n'avait cessé : « de parler du suicide atomique de l'humanité ». Le futur idéal de Ernst Bloch et le *pas encore* de son *Principe Espérance* appartiendraient au passé. Anders s'est tourné vers un futur moins souriant, le sombre *pas encore*, d'une apocalypse hautement probable. En 1978, il donne la raison de la probabilité de cet événement :

*S'il est devenu « hautement probable », c'est parce que désormais - et cela définit notre époque - les possibilités techniques ont toutes sans exception une valeur obligeante, car ce qui peut être fait doit être fait - facibile faciendum - et ce que nous sommes capables de faire, on dit qu'il est légitime et nécessaire que nous le fassions. Mais ce n'est pas seulement ceux qui mettent en garde devant cette fin que j'ai en vue. Eux aussi, ils comprennent encore le présent comme une pré-histoire non celle d'un royaume à venir, mais celle de la fin - c'est-à-dire comme un dernier délai*⁵.

4 *Ibid.*, p. 257.

5 *Ibid.*, p. 275.

Autrement dit, dans cette position intensément pessimiste, le futur serait déjà déterminé : à condition de ne pas entretenir d'illusion, tout reposerait maintenant sur la question du *décal* et de son évaluation.

Anders rappelle qu'il revient à la technique de posséder la maîtrise, en tant que Sujet de l'histoire. Il a constamment en vue Hiroshima-Nagasaki et la destruction immédiate de 200 000 vies humaines, à la suite de la simple pression du bouton ayant déclenché les bombes. Sa préoccupation fut telle qu'il se mit en rapport avec Claude Eatherly, commandant de bord de l'avion météorologique qui accompagnait le bombardier d'Hiroshima, ayant donné le signal favorable pour le déclenchement de la bombe. Avec ce pilote, Claude Eatherly, il a publié leur longue correspondance, un ouvrage de 236 pages, édité en 1961⁶. J'ajoute que Eatherly déclare ne pas avoir eu conscience des conséquences de son action. Après 1945, il a vécu un enfer de culpabilité, qui l'a conduit en hôpital psychiatrique. Anders en a été bouleversé, indigné qu'il porte quasi seul ce qu'il considère comme une impardonnable faute collective, ruinant moralement le mandat du président Harry Truman.

3.2. Plus généralement, il pense que posséder des bombes atomiques serait déjà les utiliser ou... menacer de le faire. À cet égard, je rappelle qu'il a fallu le discours de John Fitzgerald Kennedy, le 22 octobre 1962, pour déjouer une guerre nucléaire entre les USA et l'URSS, lors de la crise dite des missiles de Cuba. Il faudrait aussi se souvenir que, soixante ans après, lors de l'invasion de l'Ukraine le 24 février 2022, le dictateur russe Vladimir Poutine, dans les jours qui ont suivi, a brandi une menace nucléaire visant l'Occident. Ainsi, dans la pensée de Anders, la possession de bombes nucléaires fait de leurs possesseurs de *mauvaises mains*, des mains criminelles.

Il étend cette condamnation au nucléaire civil. Les réacteurs sont des *bombes atomiques à retardement*. En écrivant ce texte de 1979, Anders avait anticipé Tchernobyl et l'explosion de ses réacteurs en août 1986. Il réfute l'idée d'une neutralité de l'énergie nucléaire et cite à charge les propos prononcés par le président Eisenhower : il avait soutenu le choix possible de l'énergie nucléaire pour la paix ou pour la guerre, *for peace* ou *for war*. Ce choix ne relèverait pas de la bonne volonté humaine, mais du pouvoir de la technique elle-même. Avec le nucléaire, nous manifestons à la fois notre puissance et notre impuissance. Nous sommes capables de faire disparaître le monde humain et même le vivant dans son ensemble, mais incapables de façonner un futur ayant définitivement écarté le danger d'autoanéantissement.

6 Günther Anders et Clade Eatherly; *Avoir détruit Hiroshima*, Robert Laffont, 1962.

Après Auschwitz et Hiroshima, nous sommes devenus non pas seulement des êtres mortels, mais d'abord des êtres *tuables*. Certes, ces deux tragédies restent pour l'essentiel refoulées et, cependant, nous ne pouvons pas refouler leur possibilité de répétition. Aujourd'hui, en effet, l'émancipation ne repose plus sur l'humanité, mais sur les *manches à balai* de nos instruments et appareils. Notre époque serait le temps de la fin, sans espoir d'invalider un mal jusqu'alors incarné par une *Méchanceté humaine*, remplacée par une arrogante technique, mue par des apprentis sorciers, créateurs de produits exigeant d'être utilisés et conduisant à un *glocicide*.

4. UN RAYON DE LUMIÈRE

4.1. Ce que je viens d'exposer pourrait sans doute se revendiquer comme un traité de désespérance, pessimisme inverse de l'optimisme résolu de Bloch et de son principe espérance. Dans ce sens, Anders avait publié en 1979 un entretien intitulé : *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse*⁷. Désespéré ? Difficile de ne pas l'être devenu pour un homme engagé qui a traversé tout le xx^e siècle. Avec amertume, abattement et aspiration au changement radical, il a vécu l'effondrement de l'idéal socialiste de sa jeunesse. Successivement, il a connu la boucherie de la Première Guerre mondiale, l'installation du fascisme puis du stalinisme, la montée du nazisme, l'exil, la Seconde Guerre mondiale avec Auschwitz et Hiroshima. La suite, la seconde partie du xx^e siècle, moment de l'écriture de son œuvre, ne lui a apporté aucun réconfort : le triomphe d'une société productiviste et marchande, pillieuse des ressources naturelles, portée par la toute-puissance de la technique.

Bien entendu, comme tout un chacun, Anders a su utiliser des instruments indispensables et recourir à des images d'archive. Il a pu s'enrichir d'émissions radiophoniques et télévisuelles, après un choix sévère des programmes. Sa critique de l'image marketing vise son caractère déliquescents, éloignant du travail de la pensée. Qui plus est, loin de renier la nécessité d'un progrès social et politique de sa jeunesse, il s'affirme en lutte contre un progrès qui s'identifierait avec le taux de croissance, destructeur des valeurs humaines et de l'équilibre écologique.

4.2. L'entretien : « Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ? » n'incite pourtant pas à la déploration, mais à l'action pour lutter contre la

7 Günther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*, Trad. Christophe David, Allia, 2001.

catastrophe. Pas question de réduire la pensée de Anders à un éventuel traité de désespérance, comme je le suggérais précédemment. Il faut prêter attention à ce qui figure comme exergue de *l'Obsolescence de l'homme*. Le voici, en sa totalité :

Il ne suffit pas de changer le monde. Nous le changeons de toute façon. Il change même radicalement sans notre intervention. Nous devons aussi interpréter ce changement pour pouvoir le changer à son tour. Afin que le monde ne continue pas ainsi à changer sans nous. Et que nous ne nous retrouvions pas à la fin dans un monde sans humains⁸.

Anders ne peut se résigner à un futur apocalyptique inéluctable. Une telle résignation manifesterait une démission de l'humanité. En clôturant le livre, il envisage une perspective qui permettrait de sauver le monde de l'anéantissement. Certes, il ne possède pas la solution et, cependant, il indique une voie d'une manière volontariste : nous devons apprendre l'avenir. Pour ce faire, il propose une *interprétation pronostique* et en fait la tâche morale de tous. Comment ? Il adopte le modèle des auteurs utopiques, des visionnaires, par exemple Jules Verne, prophète de la révolution technique. Des auteurs littéraires ont su identifier les machines qui nous frappent, la technique responsable de *l'inversion de la frappe*. Aldous Huxley a vu comment s'organisait une société raciste, sélectionnant les humains en les hiérarchisant, inhumanité qui a pu conduire au nazisme. George Orwell a décrit une société totalitaire, réécrivant l'histoire, ainsi que l'a mis en œuvre le stalinisme.

Nous gagnerions à nous inspirer de ces visionnaires et, à leur manière, devenir des *futurologues* pour barrer la route à une ruine à venir. Anders en fait un impératif qui doit réussir. D'où ces dernières lignes du livre :

Vraisemblablement, les romanciers futurologues - qui voient dans les instruments les grandes lignes de l'humanité de demain - font-ils quelque chose d'analogue. En tout cas, pour ceux qui possèdent un peu d'imagination - j'ai déjà répété à satiété que celle-ci était la « perception d'aujourd'hui » - regarder vers le futur n'est pas plus difficile que regarder vers le passé - souvent même moins difficile⁹.

4.3. J'ajoute que cette perspective encourageante pour déjouer la menace d'apocalypse, ce retournement final porteur d'un espoir pour que le monde

8 Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Tome II, op.cit., p. 7.

9 *Ibid.*, p. 428.

et l'humanité puissent continuer à exister, repose dans la pensée d'Anders sur au moins trois conditions.

La première consiste à ne pas refouler l'effroi suscité par Auschwitz et Hiroshima, regarder en face ce qui pourrait s'apparenter à une honte de ne pas se souvenir. Afin que l'espoir n'entretienne aucune illusion, une condition impérative : respecter la vérité des faits, l'affronter en sa totalité. Anders ne méconnaît pas la difficulté d'une telle exigence : une quasi impossibilité de se représenter effectivement six millions d'exterminés dans les camps de la mort et 200 000 vies annulées en un seul instant sur le sol japonais.

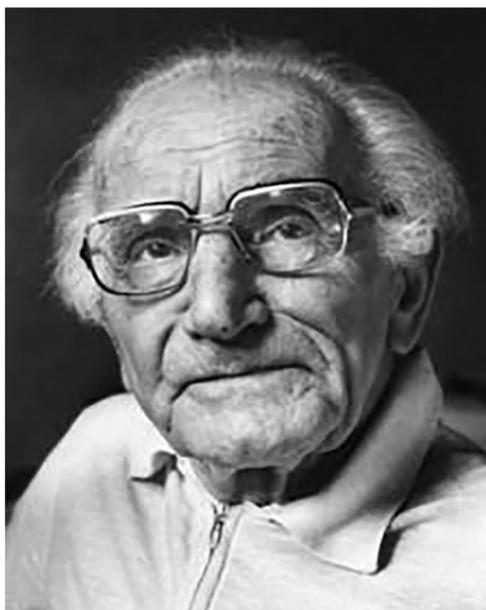
La seconde vise ce que Anders considère comme notre *schizotopie*. Il parle même de schizophrénie en détournant le sens originellement psychiatrique du terme. Il entend simplement, par cet emprunt langagier, pointer un décalage entre notre prise de conscience de la réalité menaçante et l'action engagée pour l'enrayer. Prenons totalement conscience de Tchernobyl et cessons de construire de nouveaux réacteurs nucléaires, si nous voulons ne pas connaître sa répétition. Dépassons cette contradiction en matière écologique : nous savons que nos ressources naturelles sont limitées, ce qui implique de mettre un coup d'arrêt à une course à la production illimitée de besoins artificiels. Désignons la cause de cet écart entre prise de conscience et action transformatrice : des habitudes enracinées dans nos mentalités.

Et puis, troisièmement, si nous devons privilégier une action, objet d'une intense réflexion, n'écartons pas un recours à la peur, parfois nécessaire, une peur légitime pour conjurer le danger. La peur de la nuit noire souhaite voir la lumière du jour.

Sur ce point, Anders rejoint la pensée de son contemporain Hans Jonas (1903-1993) avec lequel il avait suivi le séminaire de Heidegger durant les années 1920. Lui aussi développe une réflexion sur la technique, l'autodestruction, la nécessité d'une ferme régulation et le recours à la peur si nécessaire. En 1979, il avait publié un *Principe Responsabilité*, qui répond au *Principe Espérance* de Bloch. Günther Anders, Hans Jonas et Ernst Bloch, les trois appartiennent à un même monde : brillants intellectuels allemands, exilés pour fuir le nazisme, des philosophes des Lumières du xx^e siècle. Il n'y a donc pas à s'étonner qu'Anders ait voulu donner à son *Obsolescence de l'homme*, pour finir, une ouverture vers un monde futur vivable qu'il nous revient d'imaginer. Sa générosité éprise de justice sociale, sa radicalité sans concession, respectueuse de la démocratie, enrichit les esprits libres et réveille les autres. Ainsi parvient-il à incarner la figure d'un penseur des Lumières pour le xx^e siècle, clairvoyant et courageux. La mention finale du livre, ce rayon de lumière affrontant l'ombre menaçante de la catastrophe, rayonne tel un espoir déifiant le désespoir. Concrètement, comment faire vivre

cet espoir ? Sans tarder, une nécessité vitale s'impose : abolir une économie de profit, destructrice du vivant et de l'équilibre naturel. Cela dépend de chacun de nous et de la politique globale engagée. Le temps presse pour agir !

Paris, le 28 août 2023



Günther Anders